N° 79.

DE L'INFLUENCE DES AGES

SUR

LES MALADIES EN GÉNÉRAL;

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 12 avril 1827, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR N. M. LESÈBLE.

Quæramus quid optimè factum sit, non quid usitatissimum.

SENECA, *de vitâ beatâ.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1827.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL, *Examinateur.*
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION, *Examinateur.*
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER, *Suppléant.*
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL, *Président.* LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN, *Examinateur.*
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Andral.	Gibert.
Arvers.	Gerdy.
Baudeloque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet.	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille, *Examinateur.*
Dance.	Ratheau, *Examinateur.*
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry.	Velpeau.
Gérardin, *Suppléant.*	Rullier.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

DE

L'INFLENCE DES AGES

SUR

LES MALADIES EN GÉNÉRAL.

INTRODUCTION.

L'ÉTAT physique de l'homme est soumis à une série de modifications dont les causes ne sont pas moins mulipliées que les effets. Parmi ces causes il en est plusieurs dont l'investigation est du domaine exclusif de la médecine : tels sont l'âge, le sexe, le tempérament, les habitudes, le climat, etc., etc. Ces modifications, dont il importe au médecin de connaître l'influence, sont étudiées par lui, tantôt comme agens pathologiques, tantôt comme moyens hygiéniques ou thérapeutiques, d'un égal intérêt, quel que soit le point de vue sous lequel on les considère.

De toutes ces causes modificatrices de l'économie, ce sont les âges qui, sans contredit, donnent lieu aux considérations à la fois les plus générales et les plus importantes. Un sujet d'un aussi grand intérêt, pour ne laisser rien à désirer, devrait être traité avec toute l'extension dont il est susceptible, et sous les divers rapports qu'il peut offrir; mais,

laissant à une plume et plus sûre et mieux exercée à tracer l'histoire générale des âges, je me bornerai à en parler ici d'une manière fort succincte, sous le seul rapport de leur influence sur les maladies en général. Si je suis parvenu à réunir quelques préceptes utiles, je croirai avoir atteint le seul but que j'aie pu me proposer.

On donne le nom d'*âges*, en médecine, aux diverses périodes que l'homme parcourt depuis sa naissance jusqu'à sa mort, et pendant lesquelles s'opèrent, dans l'économie, des révolutions plus ou moins marquées; ils sont donc un des caractères essentiels des êtres organisés vivans. Tantôt on les a considérés sous le rapport de l'accroissement général du corps ou de ses diverses parties, des caractères extérieurs qu'ils lui impriment, du développement et du perfectionnement successifs des divers organes, des facultés qu'ils développent ou éteignent en nous, des fonctions de reproduction, etc.; tantôt, enfin, on a cherché à déterminer leurs liaisons avec l'état de santé ou de maladie, et leur influence comme agens thérapeutiques ou comme auxiliaires des principaux moyens de la médecine. Les modifications qu'ils font subir aux maladies doivent seules faire le sujet de cette esquisse.

L'espace qui sépare l'instant de la naissance de l'homme de celui de sa mort naturelle a été de tout temps l'objet de divisions plus ou moins exactes : c'est ainsi que la fable nous transmet l'agréable fiction de l'énigme du Sphynx, devinée par Œdipe, et qui partageait la vie de l'homme en trois périodes comparées à l'aurore, au milieu et au déclin du jour. Les anciens reconnaissaient quatre âges, qu'ils avaient assez ingénieusement comparés aux quatre saisons de l'année. *Hallé*, dans ses leçons d'hygiène, a introduit des divisions fondées sur les changemens les plus remarquables de l'organisation : il distingue la première enfance, *infantia*, en trois époques; l'une comprend les six ou sept premiers mois; la suivante commence avec la première dentition et finit à deux ans, et la dernière dure jusqu'à la fin de la septième année.

La seconde enfance, *pueritia*, suit immédiatement, et finit à

l'époque de la puberté, variable, selon les individus, entre onze et quinze ans.

L'*adolescence* commence alors, et se termine de la vingt-unième à la vingt-cinquième année, suivant le sexe.

L'âge *adulte* se partage en *virilité croissante*, de vingt-un à trente ans chez la femme, de vingt-cinq à trente-cinq pour les hommes; *virilité confirmée*, de trente à quarante, ou de trente-cinq à cinquante, et *virilité décroissante*, de quarante à cinquante, ou de cinquante à soixante.

La *vieillesse* enfin, qui commence à soixante ans, se subdivise en *verte vieillesse*, *vieillesse confirmée*, et *caducité*.

Cette division, précieuse pour le physiologiste scrupuleux observateur des faits, est moins commode pour le médecin que celle qui est généralement admise aujourd'hui, et qui partage la vie en *enfance*, *jeunesse*, *virilité* et *vieillesse*, sans subdivisions secondaires.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer avec précision l'époque où finit un âge, et celle à laquelle un autre commence. Il est, en effet, des individus chez qui la puberté ou la jeunesse est tardive ou prématurée; chez d'autres, c'est l'âge viril ou la vieillesse; d'autres, enfin, conservent plus long-temps les attributs de la virilité; mais je ne parle ici que de l'ordre des choses le plus naturel.

Chacune des périodes de la vie amène une révolution dans la somme et la direction des forces vitales; les effets qui en résultent sont constans, et s'observent chez tous les hommes en général.

De tout ce qui a été dit et écrit jusqu'ici sur les différens âges, il résulte que l'enfance fait prédominer les organes de l'innervation, les systèmes lymphatique, veineux et cellulaire, et les sécrétions glandulaires.

Les organes de la reproduction, de la respiration, et les vaisseaux artériels l'emportent à leur tour dans la jeunesse; c'est aussi pendant cette période que l'homme acquiert le *maximum* de ses forces physiques.

Le centre de fluxion, dans l'âge viril, se trouve placé dans les organes de l'abdomen, les vaisseaux absorbans ont une grande énergie

d'action, et le système veineux exerce sur tous les autres une influence bien directe.

La faiblesse qui caractérise les vieillards les rapproche, sous plusieurs rapports, de l'enfance, ou plutôt la décadence progressive de tous les organes et de tous les systèmes est le triste apanage de la vieillesse.

Je ne dirai pas, avec Stalh (*Theoria medica vera*, tom. 1), que les révolutions des âges sont la cause de toutes les maladies; mais si la somme, si la direction des forces vitales varient suivant la diversité de ces mêmes âges, si l'on observe tour à tour la prédominance d'un ou de plusieurs systèmes d'organes, nous pouvons, certes, en conclure que les maladies seront modifiées, et recevront de ces révolutions une influence plus ou moins marquée.

Les effets de ces révolutions sur l'économie peuvent se réduire à trois principaux : 1°. elles disposent aux affections propres à chaque âge, ou favorisent le développement de celles qui lui sont particulières; 2°. elles compliquent ou modifient les maladies communes à tous les âges; 3°. elles introduisent des changemens nuisibles ou avantageux dans la marche des maladies.

Mon intention n'est pas de traiter des affections propres à chaque âge; je me bornerai à quelques considérations sur les deux dernières propositions. J'établirai en fait que l'âge influe : 1°. sur la nature des maladies, 2°. sur leur siége, 3°. sur leurs symptômes, 4°. sur le pronostic que l'on doit en porter, 5°. sur les différentes périodes qu'on y observe, 6°. sur leur traitement, 7°. sur leur durée et leur terminaison; enfin, je considérerai les révolutions des âges comme un moyen médicateur.

§ I^er^.

De l'influence des âges sur la nature des maladies.

Si les modifications que les âges apportent dans l'ensemble de l'organisme ne peuvent point être considérées comme causes exclusives des maladies, on peut du moins avancer qu'elles en sont souvent une

complication : c'est ainsi qu'une péripneumonie, dans l'âge adulte, est assez souvent accompagnée de symptômes gastriques, tandis qu'elle peut être simple ou se compliquer de symptômes inflammatoires généraux dans la jeunesse, et chez le vieillard, au contraire, se montrer avec les caractères de l'adynamie.

En ne perdant jamais de vue ces considérations, le médecin pourra s'épargner une foule de tâtonnemens, et sera conduit souvent à découvrir la nature des maladies les plus cachées.

A. Une réflexion générale qui concerne l'influence des âges sur la nature des maladies de l'enfance, c'est que la constitution propre à cette période de la vie étant plus simple, plus flexible que celle des périodes suivantes, les maladies qui l'affectent sont aussi plus uniformes et moins opiniâtres; elles reconnaissent toutes les mêmes principes, elles ont presque toutes les mêmes caractères; et si l'on en excepte les affections cérébrales, les maladies éruptives aiguës, et les diverses espèces d'angines si communes chez les enfans, les autres affections de cet âge sont ordinairement chroniques; et si, dans certaines circonstances, elles se terminent brusquement, c'est par des symptômes cérébraux, quoique le cerveau n'ait pas paru primitivement affecté. Les convulsions qui les accompagnent alors supposent, il est vrai, une rapidité dans la succession des symptômes, et une activité dans la marche de la maladie qui semblent, au premier abord, devoir exclure le caractère chronique; mais ici elles me paraissent être évidemment un effet de réactions sympathiques des organes affectés sur l'encéphale.

A cet âge, les exanthèmes de toute nature, les scrophules, les hydropisies du tissu cellulaire ou des membranes séreuses, les engorgemens et la dégénérescence des ganglions lymphatiques, le développement des tubercules pulmonaires, le rachitisme, les abcès froids, etc., tout annonce la surabondance des fluides blancs.

B. La disposition inflammatoire qui règne dans la jeunesse marque de son sceau toutes les maladies de cet âge; elles sont presque tou-

jours aiguës, et marchent avec une rapidité qui ramène bientôt le sujet à la santé ou l'entraîne à grands pas vers le tombeau. *Rœderer* et *Wagler* ont observé que l'épidémie muqueuse de Gottingue avait un caractère lent chez les enfans de deux à quatorze ans, tandis qu'elle affectait une marche aiguë chez les jeunes gens.

Ce sont particulièrement les affections des poumons que l'on observe à cet âge : péripneumonie, hémoptysie, pleurésie, angine, etc., dont la pléthore artérielle explique assez la fréquence.

C. Les maladies des adultes se ressentent encore du caractère inflammatoire qu'elles avaient contracté dans la jeunesse, elles en conservent une teinte légère ; mais la pléthore veineuse qui commence à s'établir introduit peu à peu la prédominence des organes gastriques, les fait régner à leur tour, et efface bientôt la constitution de l'âge précédent.

Je dois faire observer cependant que cette loi n'est pas constante : si le tempéramment ou la constitution individuelle a sur les actes de l'économie une influence plus puissante que celle de l'âge, alors celle-ci se trouve affaiblie et quelquefois même effacée, et les maladies prennent le caractère de la disposition dominante ; c'est ainsi que dans une constitution éminemment bilieuse les maladies des jeunes gens participent plus de ce dernier caractère que de l'état inflammatoire, et *vice versâ*.

A cette période appartiennent les maladies des voies gastriques et du foie, tels sont l'ictère, le choléra-morbus, l'hépatite, les affections catarrhales des intestins et de la vessie, la diarrhée, les hémorrhoïdes, et la plupart des affections organiques des viscères abdominaux.

D. Dans la viellesse, la constitution du corps ayant plus de stabilité, de résistance, et la nature moins de ressources, les maladies de cet âge sont et plus durables et plus rebelles ; les affections aiguës y sont très-rares, et se terminent promptement d'une manière funeste, à moins qu'elles ne prennent bientôt le caractère chronique. Alors

apparaissent les tristes affections muqueuses : glaires, crachats, catarrhe pulmonaire chronique, catarrhe vésical, etc. ; d'autre côté, œdème partiel ou général, dartres, rhumatismes chroniques, goutte asthénique, affections squirrheuses ou cancéreuses, aberrations des facultés sensitives et intellectuelles, tremblement, paralysie, hématuries, etc. : telle est la fâcheuse suite qui menace ou accompagne les vieillards jusque dans la tombe.

Maintenant, si nous comparons les âges entre eux, nous pourrons facilement saisir la différence de leurs affections. Dans les premières périodes de la vie, il y a pléthore et maladie des systèmes généraux ; tout est en plus : fièvre angéïoténique, phlegmasies, hémorrhagies actives, convulsions. Dans les deux dernières on trouve, au contraire, une pléthore veineuse ; les maladies des appareils organiques sont plus rares, tout est en moins : paralysie, fièvre adynamique, infiltrations, hémorrhagies passives.

Que l'état adynamique se développe dans la vieillesse ou dans les âges précédens, quelle différence dans sa marche et son activité ! quelle rapidité dans le cancer au pilore d'un adolescent ! quelle heureuse lenteur dans les progrès de celui d'une personne avancée en âge !

Il est quelques maladies qui sont rendues plus dangereuses par certaines dispositions organiques dépendantes de l'âge des sujets qui en sont affectés ; c'est ainsi que l'enfance en aggrave quelques-unes par le défaut de développement des organes qui sont le siége de la maladie : de ce nombre est l'espèce d'angine connue sous le nom de *croup*, que l'étroitesse de la glotte, avant la puberté, rend si souvent funeste, par suite de la suffocation à laquelle elle expose les enfans ; le développement qu'acquiert plus tard cet organe cesse d'y exposer les adultes. La plus grande proportion de phosphate calcaire que contiennent les os des vieillards explique la fréquence des fractures, et la difficulté et la lenteur de leur consolidation dans un âge avancé.

§ II.

De l'influence des âges sur le siége des maladies.

Il est d'observation générale que les organes prédominans sont ordinairement le siége des maladies ; la même cause qui attaque la poitrine dans la jeunesse, porte son impression sur le bas-ventre dans l'âge viril. *Pinel* a observé que le vice scrophuleux se manifeste le plus souvent, dans l'enfance, sur les glandes du cou; dans l'adolescence il affecte les poumons, et peut donner lieu à des hydropisies dans un âge avancé. Ici les résultats de la cause morbifique sont modifiés au point de la rendre méconnaissable, et le médecin doit être prévenu contre ces sortes de changemens. Dans l'épidémie de Gottingue, les enfans étaient souvent attaqués de croûtes à la tête ; elles se manifestaient chez les adultes sur tout le corps ou sur l'abdomen seulement. La suppression occasionnée par le froid, soit d'un flux naturel, d'une maladie éruptive ou de la transpiration, produit chez les enfans des convulsions ou d'autres symptômes d'affections cérébrales ; le jeune homme contracte une pleurésie, un catarrhe pulmonaire; l'adulte, une affection du foie, une péritonite, un rhumatisme; enfin le vieillard, un accès de goutte, un catarrhe chronique, etc. Ainsi la cause de la maladie suit toujours la direction des forces vitales, et affecte de préférence les organes qui en sont le siége.

Roucher, en décrivant les maladies qui régnèrent pendant les années 1795, 96, et 97, dit que le rhumatisme qui attaquait les jeunes gens portait son action sur les épaules, les muscles de la poitrine, les mains, les parties supérieures; et que, lorsqu'il frappait les adultes ou les vieillards, il exerçait ses ravages sur les cuisses et les jambes. Il a encore observé que, lorsque les rhumatismes se déplaçaient et affectaient les organes internes, ils se portaient, chez les premiers, vers la tête ou le thorax, tandis que, chez les seconds, les hypochondres et la vessie en étaient le siége. (Méd. cliniq., vol. II, p. 55.)

Diemerbroeck, cité par *Pinel*, rapporte avoir observé que la peste qui régna à Nimègue se manifestait pas des bubons aux aisselles chez les jeunes gens; la poitrine paraissait le principal siége de la maladie; les sujets affectés respiraient difficilement, et exprimaient leur malaise en accusant une sensation de compression du cœur; cependant la même maladie se manifestait par des bubons aux aines dans l'âge viril, les malades n'éprouvaient pas les mêmes symtômes que les jeunes gens, et étaient atteints de diarrhée.

Il me serait facile de multiplier les faits de ce genre, pour prouver que la même maladie affecte des organes différens suivant l'âge; mais ceux que je viens de rapporter sont assez concluans, je pense, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'en produire de nouveaux.

Une chose à laquelle on doit encore avoir égard, c'est que les maladies se trouvent déplacées quelquefois par la seule révolution des âges et se fixent sur les organes alors prédominans. *Dumas* rapporte l'observation d'une femme que tourmentaient, depuis quinze ans, des douleurs rhumatismales dans les bras et les muscles de la poitrine; à trente ans ces douleurs disparurent de ces régions, et se portèrent sur les lombes et les cuisses, qui en étaient encore le siége vers la quarante-cinquième année de la malade.

D'après tous ces faits, il est impossible de révoquer en doute la grande influence des âges sur le siége des maladies; cependant il arrive quelquefois dans les premières périodes de la vie, que les forces se concentrent tellement sur une partie, que l'âge qui succède ne peut intervertir l'ordre des mouvemens déjà établis; c'est ainsi qu'on a vu des hommes fréquemment atteints d'hémorrhagies nasales pendant leur enfance, en avoir toute leur vie par la même voie; d'autres qui, dès la même époque, avaient été sujets à des mouvemens convulsifs fréquens, et chez lesquels la constitution des âges suivans n'avait pu les garantir de spasmes accompagnés quelquefois de douleurs plus ou moins vives. Mais on ne peut ici s'empêcher de reconnaître la force de l'habitude qui exerce sur tous les actes de l'économie un pou-

voir despotique, si je puis m'exprimer ainsi, et leur tient lieu, pour ainsi dire, de seconde nature.

§ III.

De l'influence des âges sur les symptômes des maladies.

L'âge, modifiant la nature et le siége des maladies, doit nécessairement produire les mêmes résultats sur les symptômes qui les caractérisent. N'observe-t-on pas, en effet, que les fièvres intermittentes s'accompagnent de symptômes nerveux, inflammatoires ou bilieux, selon l'âge des malades. *Pinel*, que je me plais à citer, dit avoir vu fréquemment la petite vérole discrète s'accompagner de convulsions dans l'enfance, et de sueurs dans l'âge viril; quand elle est confluente, elle occasionne la diarrhée chez les premiers, et la salivation chez les seconds.

Les enfans ont des convulsions, quelquefois même assez violentes, par des causes qui peuvent ne pas donner lieu chez un adulte à la plus légère fièvre; c'est ainsi que l'acte de la dentition, si orageux et si dangereux pour le premier âge, s'accompagne très-souvent de phénomènes de cette nature, tandis qu'un adulte en éprouve à peine quelques légères incommodités; j'ai même connu plusieurs personnes chez qui les dernières grosses molaires, qu'on appelle vulgairement *dents de sagesse*, avaient fait complètement éruption sans qu'elles s'en fussent aperçues.

Les phlegmasies marchent bien plus rapidement et avec plus d'intensité dans la jeunesse que pendant les autres âges de la vie. L'état inflammatoire ne se présentera pas, dans un sujet parvenu à sa quarante-cinquième ou cinquantième année, avec cette énergie de symptômes qui s'observe chez les jeunes gens : d'un côté, pommettes colorées, aridité de la langue; urine rouge, sédimenteuse; pouls dur, etc. : ici, au contraire, ardeur et sécheresse de la gorge, visage enflammé, yeux étincelans, coloration factice des objets en rouge, pouls vibrant, et quelquefois encore tous ces symptômes s'accompagnent-ils de délire.

L'état adynamique se décèle chez un vieillard par une plus grande prostration de forces que chez un adulte. On voit même quelquefois, chez ce dernier, à travers l'état de langueur et d'abattement, persister encore, ou se montrer au début de la maladie, une légère lueur inflammatoire.

§ IV.

De l'influence de l'âge sur le prognostic.

D'après ce que j'ai dit précédemment, il est facile d'en déduire, comme conséquence, que l'âge doit modifier le prognostic des maladies; en effet, si les symptômes ont plus ou moins d'intensité, s'ils annoncent un état plus ou moins dangereux, suivant l'âge, il est impossible de ne pas admettre que le prognostic doive en recevoir aussi des modifications.

On peut dire, en général, qu'une maladie est d'autant moins dangereuse qu'elle est plus dépendante des modifications apportées par l'âge dans la constitution, et a plus d'analogie avec les phénomènes que ces modifications peuvent déterminer; au reste, laissons parler HIPPOCRATE : « *In morbis minùs periclitantur quorum naturæ, aut ætati, aut habitui magis congruit morbus, quàm quibus nulli horum est familiaris.* » (Lib. 2, aph. 34.)

Cependant, il est vrai aussi que plus un malade est avancé en âge, moins il est en état de réagir sur la cause de la maladie, et plus elle est dangereuse; aussi le prognostic en est-il toujours plus fâcheux, de quelque nature qu'elle soit : dans les phlegmasies aiguës, dans les éruptions cutanées, par exemple, le danger est moindre chez les enfans que chez les vieillards; ceux-ci ne sont pas doués d'assez de forces pour supporter le développement de la maladie, ils succombent bientôt; l'exemple récent et célèbre de la mort de l'illustre et savant comte de *Lacépède* vient se placer de lui-même à l'appui de ma proposition. Dans les adynamies qui attaquent si directement les forces vitales, celles du vieillard sont plutôt épuisées que celles du jeune

homme, et il périt encore. On conçoit facilement aussi que le pronostic d'une hémorrhagie, d'une fracture soit plus fâcheux dans la vieillesse qu'aux autres périodes de la vie. Mais, en revanche, chez lui les affections cancéreuses, qui moissonnent si rapidement les sujets à la fleur de l'âge, font des progrès tellement lents, que, dans beaucoup de cas, on ne peut rationnellement les considérer comme seules causes de la mort, presque toujours d'autres affections chroniques venant s'y ajouter ou les compliquer. Rappelons-nous à cette occasion l'histoire du dernier archevêque de Paris, qui était affecté de cette terrible maladie, avec laquelle il a vécu un assez grand nombre d'années.

§ V.

De l'influence des âges sur les diverses périodes des maladies.

De tous temps on a reconnu plusieurs périodes dans la plupart des maladies : on les divise aujourd'hui : 1°. en période d'accroissement; 2°. période d'état; 3°. période de déclin. L'âge les modifie toutes trois, mais d'une manière différente ; son influence ne se fait bien sentir que dans la dernière, c'est aussi celle qui doit fixer le plus l'attention du médecin.

1°. Le temps d'accroissement d'une affection morbide quelconque est celui des premiers efforts de la nature pour *lutter* contre cette affection ; aussi y observe-t-on une répartition inégale des forces, dont il résulte nécessairement un dérangement et une dépravation dans les sécrétions et les excrétions; en un mot, tout est trouble et confusion dans les phénomènes de l'économie. Cet état est plus marqué dans la jeunesse, et plus dangereux chez les vieillards; je crois en avoir énoncé les raisons dans l'article précédent.

2°. Dans la période d'état, tous les symptômes sont portés à leur *summum* d'intensité, et cessent de s'aggraver; il y a, pour ainsi dire, une sorte d'équilibre entre la maladie et la résistance que lui opposent les forces vitales; mais cet état d'équilibre ne peut durer long-

temps, et bientôt une terminaison s'annonce; il faut donc, pour cela, que les forces soient concentrées vers l'organe particulièrement affecté, et il est alors évident que l'âge avancé doit être encore ici une circonstance défavorable. Voici ce que dit *Tourtelle* à ce sujet : « Dans « l'enfance, la nature tend au développement du corps, les mouve- « mens se portent vers les parties supérieures et extérieures ; aussi « les efforts que tente la nature pour détruire les embarras qui la « gênent sont-ils accompagnés d'accidens qui éclatent à la tête et « vers l'organe extérieur. Dans la jeunesse, la poitrine devient le « terme de ses efforts, l'action est déjà plus circonscrite. Dans la vi- « rilité, l'action se porte davantage vers l'intérieur, l'organe externe « perd peu à peu son activité, et les entrailles reçoivent un surcroît « d'action qui augmente de jour en jour. On voit donc que l'âge « avancé n'est pas favorable à la *coction* (coction est ici synonyme de « période d'état), vu que les mouvemens nécessaires à la perfection « de ces actes ne sont point assez libres par rapport à leur tendance « naturelle vers le centre. » (Élém. de méd. théor. et prat., tom. 1^er^, pag. 101.) *Raucedines et gravedines in senibus valdè coctionem non admittunt*, dit à ce sujet *Hippocrate*.

3°. La période de déclin s'annonce quelquefois par une crise; c'est presque toujours alors selon les circonstances de l'âge que l'action se manifeste vers tel ou tel organe; ainsi, dans une affection aiguë de la jeunesse, l'effort se fait ordinairement vers les parties supérieures, et l'évacuation critique a lieu par un ou plusieurs organes sus-diaphragmatiques; au lieu qu'une même maladie qui traîne en longeur chez un vieillard se décide par les voies inférieures : une maladie inflammatoire, qui, chez un jeune homme, finit par une hémorrhagie nasale, est jugée par un flux hémorrhoïdal dans l'âge viril, surtout chez les hémorrhoïdaires. Dans l'enfance, les maladies se terminent fréquemment par des éruptions ou des sueurs, et dans l'âge viril par des flux de ventre. Une observation que j'ai recueillie récemment vient à l'appui de cette assertion : un malade était affecté depuis quelque temps d'une fièvre intermittente contre laquelle M. le professeur

Chomel allait prescrire les préparations de quinquina, lorsqu'une diarrhée survenue tout à coup avertit cet habile praticien d'un mieux qui ne se fit point attendre ; la maladie guérit spontanément. *Grimaud* cite l'observation suivante, qu'il emprunte lui-même à *Sapoïlowits :* ce médecin, dit-il, observa que, dans la peste de Moscou, les dépôts critiques avaient lieu sur les glandes de la tête chez les enfans, sur celles des aisselles chez les jeunes gens, et se manifestaient aux aines dans un âge un peu avancé. (*Grimaud,* Traité des fièvres.)

Je dois remarquer que la vieillesse rend en général les crises rares, irrégulières et imparfaites; à cet âge la nature manque souvent des forces nécessaires pour les produire : alors se manifestent des métastases, dont les suites peuvent être plus ou moins funestes.

Ainsi le médecin, tenant un compte exact de ces considérations, doit avoir toujours égard à la direction des forces vitales ; et, s'il s'agit de provoquer une crise artificielle, il la favorisera vers les parties supérieures ou inférieures, suivant l'âge du sujet, à moins que l'habitude ou une autre circonstance non moins impérieuse ne s'oppose à cette indication : *Quæ ducere oportet, quò maximè natura vergit, loca conferentia eò ducere.* (Hipp., sect. 1, aph. 21.)

§ VI.

De l'influence des âges dans le traitement des maladies.

On peut rattacher à trois principales les considérations auxquelles l'âge donne lieu dans le traitement des maladies : 1°. il modifie la dose des médicamens, 2°. le mode de traitement; 3°. il s'oppose même quelquefois à ce qu'on l'entreprenne.

A. La première idée qui se présente au médecin chargé de traiter un jeune sujet, c'est de diminuer la dose des médicamens qu'il prescrit. Il ne serait pas facile d'établir une règle générale quant à leur proportion pour les divers âges; mais je pense qu'on n'aura jamais à se reprocher d'avoir commis une erreur, si, dans les trois premières

années, on prescrit le sixième de la dose que l'on administre à un adulte; de trois à six ans, le quart; de six à dix, le tiers; de dix à quatorze, la moitié; les trois quarts jusqu'à dix-huit, époque à laquelle on donne la dose ordinaire. Il convient cependant de remarquer ici que quelques médicamens drastiques, tels que la gomme-gutte, la résine de jalap, lorsqu'on en juge l'administration convenable, se donnent à plus haute dose dans l'enfance que dans l'âge viril.

L'âge modifie encore la forme des médicamens; dans l'enfance on doit les administrer autant que possible dans un véhicule rapproché, et en masquer, par quelque correctif, la saveur souvent désagréable; c'est ainsi qu'on donne le quinquina dans du café, l'ipécacuanha en sirop, etc. De cette manière, non-seulement ils ne répugnent pas aux enfans, mais encore ils deviennent pour eux une sorte d'appât, et n'en produisent que plus efficacement les effets désirés.

B. Les forces vitales étant plus énergiques dans les premières périodes de la vie, le médecin doit se prescrire une médecine presque toujours expectante. Qu'il laisse à l'aveugle empirisme la sotte et ridicule vanité de fatiguer les malades par un fatras de médicamens pour la plupart au moins inutiles, s'ils ne sont nuisibles; qu'il se contente de seconder les efforts de la nature, qui trouve le plus souvent assez de ressources en elle-même pour se débarrasser des entraves qui la gênent.

Les moyens hygiéniques sont les principales ressources contre les maladies des enfans; les autres sont : les adoucissans, les émolliens, les bains, et les légers irritans de la peau. Les stimulans sont alors fort souvent dangereux, les anciens les redoutaient; *Platon* même, dans sa République, voulait qu'on ne donnât pas aux enfans une nourriture trop fortifiante. On doit, autant que possible, s'abstenir de l'opium, ou du moins ne pas le prodiguer ainsi que le font encore de nos jours quelques médecins; l'abus de ce médicament héroïque produit souvent des effets très-pernicieux. Les saignées locales sont à cet âge plus indiquées que les saignées générales; c'est ainsi qu'on

les emploie assez efficacement contre les convulsions de la dentition. S'il s'agit de provoquer des évacuations, les émétiques, auxquels on doit préférer les purgatifs dans un âge avancé, s'administrent le plus souvent avec beaucoup d'avantage dans l'enfance.

Le caractère aigu étant, en général, celui des maladies de la jeunesse, il faut avoir recours à des moyens prompts et dont l'action ne se prolonge pas; aussi à cet âge la médecine est-elle des plus actives : saignées générales, sinapismes, vésicatoires, moxas, etc.; tandis que pour les vieillards nous recourons aux cautères, aux sétons, etc.

Pour l'adulte, l'activité de la médecine tient le milieu entre celle des âges qui suivent et précèdent, et se modifient en raison de la force du sujet, et selon que sa constitution le rapproche plus du vieillard ou l'éloigne moins du jeune homme.

En général les maladies des vieillards, résultant presque toutes d'un défaut de ton et d'énergie, réclament une médecine qui soutienne à la fois les forces du malade, et permette à la maladie de parcourir ses périodes, et de se terminer d'une manière favorable; aussi doit-on plus généralement employer les cordiaux et les toniques : c'est ainsi que l'on permet souvent des bouillons auxquels on ajoute même quelquefois du vin. Le caractère des affections de la vieillesse étant ordinairement chronique, elles réclament des moyens dont l'action soit lente et soutenue. C'est à cette époque surtout que l'on doit se montrer avare du sang.

C. Mais ce serait une erreur de s'imaginer que l'on doive tenter la guérison de toutes les maladies des vieillards : l'action des moyens curatifs s'ajoute quelquefois au mal, ou tourmente les malades sans produire aucune amélioration; la vieillesse, qui devient ici la cause, est malheureusement inaccessible, et c'est vainement qu'à l'instar de Stalh (*Theoria medica vera*, t. 2) et Hoffmann (*Opera omnia*, t. 3), l'assimilant à un état de maladie, *senectus ipsa morbus est*, on chercherait à modifier la constitution qu'elle imprime à l'économie tout entière. Quels résultats ont produit tous les moyens tour à tour mis en usage?

Plus sages et mieux éclairés, ne nous berçons point du fol espoir de reculer les limites ordinaires de la vie ; soum ttons-nous à l'immuabilité des lois de la nature ; laissons à la fausse philosophie, laissons à la crédule ignorance l'espoir trompeur de se rendre immortel, et contentons-nous de mêler, s'il se peut, quelques fleurs aux épines de la viellesse.

§ VII.

De l'influence des âges sur la durée et la terminaison des maladies.

Si, comme je l'ai dit précédemment, la somme des forces vitales n'est pas la même dans tous les âges de la vie, si elle est à son apogée pendant la jeunesse, la réaction qu'elles opposent aux maladies sera plus forte et plus prompte dans cette période de la vie ; ainsi les maladies de cet âge auront une marche plus rapide, et se termineront bientôt par la convalescence ou la mort.

L'expérience confirme cette proposition : M. le professeur *Landré-Beauvais* a observé à l'hospice de la Salpêtrière, qui contenait des individus de tout âge, soumis à un régime uniforme, que, chez les enfans et les jeunes gens, les maladies duraient moins que chez les adultes, et que dans ceux-ci elles étaient moins longues encore que chez les vieillards. *Pinel* a vu une dysenterie se terminer dans vingt à vingt-un jours chez les jeunes gens, tandis qu'elle ne disparaissait qu'au-bout de deux à trois mois dans les sujets avancés en âge. Qui ne sait d'ailleurs que les maladies inflammatoires, qui marchent chez les enfans avec une effrayante rapidité, se jugent ordinairement dans les sept premiers jours chez les jeunes sujets, tandis que ce n'est qu'après le deuxième septenaire dans un âge avancé.

La terminaison la plus ordinaire d'une maladie, quelle qu'elle soit, est la convalescence ou la mort. La première, qui traîne tant en longueur chez les vieillards, s'aperçoit à peine dans les jeunes gens ; ils ne font qu'un pas de l'état de maladie à celui de santé. Au reste, le régime qu'on doit garder, dans le plus grand nombre des cas, pen-

dant cette époque, nous est tracé par *Hippocrate*, dans l'aphorisme suivant : *Senes facillimè jejunium ferunt, secundo loco qui ætatem consistentem habent, minùs adolescentes, omnium minimè pueri.* J'ai dit dans le plus grand nombre de cas car je pense que cette règle, bien que générale, est susceptible de modifications suivant les circonstances, mais particulièrement pour les enfans, lorsque l'on a eu à combattre chez eux des affections graves des organes de la respiration ou de la digestion, telles que le croup, la pneumonie, la gastro-entérite, etc.

La mort est une terminaison naturelle de la maladie, et je n'en dois parler ici que comme telle. « En général, dit *Cabanis* dans ses Mémoires, tome 3, elle n'épouvante que les imaginations faibles et les âmes « coupables; pour une conscience pure, un esprit sage, la mort n'est « que la terminaison de la vie, *c'est le soir d'un beau jour.* » Mais elle peut-être accompagnée de divers genres de sensations, suivant l'âge où elle arrive : elle est convulsive, et quelquefois douloureuse, dans les maladies aiguës de la jeunesse; son approche peut occasionner de vives angoisses; cependant à cette époque elle n'affecte pas l'âme de regrets pusillanimes ou de vaines terreurs. Les phthisies pulmonaires lentes semblent spécialement propres à cet âge; or, tout le monde sait qu'elles sont accompagnées d'un sentiment presque continuel de bien-être et d'espérance; les malades marchent à la mort sans la craindre et sans la voir; ils expirent en faisant de longs projets de vie, et se berçant des plus douces illusions.

Les maladies lentes, hypochondriaques et mélancoliques, les passions ambitieuses et tristes, appartiennent à l'âge mûr, dit encore *Cabanis*. Leur effet le plus fâcheux est de causer une terreur invincible de la mort, et de multiplier, pour ainsi dire, cet événement inévitable, en présentant sans cesse son image à des regards qui n'osent plus la fixer. C'est aussi l'époque où l'on meurt avec le moins de résignation, et où la mort s'accompagne le plus souvent d'idées sombres et d'un morne découragement.

Dans la vieillesse et dans les maladies dépendantes d'une diminution

progressive et de la destruction des forces vitales, comme dans les diverses hydropisies, la gangrène, etc., l'esprit est calme, l'âme n'éprouve aucun sentiment de terreur ou de regret; cependant le malade voit sans aucun doute arriver l'heure fatale; il parle de sa mort comme de celle d'un étranger, quelquefois même il en calcule le moment avec une précision remarquable. Je dois dire ici qu'il est des vieillards qui tiennent à la vie plus que beaucoup de jeunes gens, mais alors ils font seulement exception à la règle sans la détruire.

Ce genre de mort n'est pas, comme l'a prétendu *Cabanis*, exclusivementpropre à la vieillesse; tous les âges de la vie en sont susceptibles : la fille de *Zimmermann* calcula sa mort avec exactitude, et la veille elle disait à son malheureux père : *demain je jouirai des joies du ciel.* J'ai connu une jeune personne qui, huit jours avant sa mort, en annonçait l'instant, et qui ne se trompa que de quelques heures. Enfin, dans la mort sénile, le malade n'éprouve que cette difficulté d'être, dont le sentiment fut en quelque sorte la seule agonie de *Fontenelle.* On a besoin de se reposer de la vie comme d'un travail que les forces ne peuvent plus supporter.

Tout ce que j'ai dit de général jusqu'ici est, je le sais, susceptible d'exceptions, et n'est que peu applicable à la femme, dont la constitution, l'assimilant en quelque sorte à un enfant, rend ses maladies souvent analogues ou de même nature; elles portent une teinte de la constitution nerveuse et lymphatique de l'enfant. *Dumas* prétend qu'elles procèdent avec lenteur et irrégularité, que la solution en est difficile et les rechutes fréquentes. Elles présentent quelquefois des apparences si extraordinaires, que les médecins de l'antiquité leur attribuaient des causes surnaturelles.

Quant aux symptômes, au pronostic et aux périodes des maladies, il en est de même chez la femme que chez l'homme; seulement il me semble que le système lymphatique jouant un plus grand rôle, la période d'état doit se faire moins attendre que chez les hommes, les forces étant moindres pour résister à la cause morbifique. Les crises des ma-

ladies qui arrivent avant la puberté se font comme chez l'homme; mais après cet âge, pour peu qu'elles participent du caractère inflammatoire, il est rare qu'elles n'aient pas lieu par le flux menstruel.

Pour les femmes délicates, le traitement est le même que pour les enfans. Le sexe ne change rien à la durée et à la terminaison des maladies en général; il peut se faire cependant que la mort affecte chez la femme un caractère plus souvent convulsif que chez l'homme.

§ VIII.

De l'influence de l'âge considéré comme moyen médicateur.

Il existe des maladies qu'il n'est pas au pouvoir du médecin de guérir, et dont la nature s'est exclusivement réservé le secret et le soin d'opérer la résolution, par la seule succession des âges; c'est ce que j'appelle *âge médicateur*. Cette proposition est fondée sur les écrits du prince de la médecine et de tous les écrivains les plus judicieux, et sur l'expérience qui la confirme tous les jours.

Il est un principe général, établi sur une multitude de faits constatés et vérifiés, c'est que les changemens naturels d'un âge amènent la solution des maladies qui appartiennent à l'âge précédent. Cette vérité de fait n'est pas détruite par l'observation de *Fabrice de Hilden*, que très-souvent la vieillesse fait reparaître les maladies dont on avait été attaqué dans l'enfance : cette observation, dont l'exactitude se vérifie quelquefois, ne se présente néanmoins ici que comme exception.

Toutes les maladies *chroniques* qui affectent l'enfance dépendent en général de deux états, ou de la prédominance excessive du système lymphatique, ou de la grande atonie générale dont est frappée la constitution : or, la puberté, introduisant dans l'économie deux états entièrement opposés, doit être le vrai moyen curatif des maladies de

l'âge précédent. Buchner (*de Rachitide perfect. et imperfect.*) pense que cet âge n'est vraiment critique pour le rachitis, qu'en ce qu'il donne au corps plus de cohésion et de fermeté. Il est plus rationnel, je pense, de reconnaître qu'il s'établit une nouvelle modification des forces vitales, dont le principe nous est inconnu, et qui fait prédominer d'une manière très-évidente la faculté assimilatrice.

Mais pourquoi chercher à expliquer toujours les phénomènes de l'économie? Observons-les plutôt avec exactitude, et tâchons d'en tirer le plus de fruit qu'il nous est possible. Il nous suffit de connaître que toutes les ressources de la médecine sont inefficaces contre la plupart des affections chroniques de l'enfance, et que c'est de la nature seule que nous devons en attendre la guérison.

Hippocrate n'ignorait pas que le nouvel ordre de choses qui s'établit à la puberté dissipe l'épilepsie, les convulsions, les flux, les tumeurs; et, sans épuiser les malades par un traitement inutile, il abandonnait ces affections aux ressources de la nature, se contentant de l'aider dans ses opérations. (*Hipp.*, sect. 3, aph. 70, 72.)

Hoffmann a vu l'aliénation mentale, et une foule d'autres maladies, céder au développement de l'adolescence; il donne quelques exemples d'enfans affectés d'idiotisme, qui sortaient à cet âge de leur premier état, et acquéraient de l'esprit et de la mémoire. (*Opera omnia, de morborum ætatum mutatione*, tom. 1, pag. 109.)

L'acte tonique de cet âge est moins marqué chez la femme; en effet, il est facile de voir, et je l'ai déjà dit, que son corps conserve toujours quelque chose de l'état de faiblesse qui caractérise l'enfance; cependant il est rare que l'apparition des menstrues ne fasse disparaître les maladies chroniques précédentes.

La jeunesse faisant place à l'âge mûr, celui-ci modère la disposition inflammatoire et les affections des organes thoraciques; l'état des phthisiques s'améliore souvent; et la prédisposition de quelques sujets à cette affection semble disparaître assez fréquemment. On a vu,

dans une famille entière attaquée de cette maladie, périr tous ceux qui ne purent atteindre leur quarante-cinquième année; ceux, au contraire, qui parvinrent à cet âge, se sauvèrent, quoiqu'ils eussent montré jusque-là tous les signes précurseurs de cette terrible affection.

On ne doit donc pas se lasser de rappeler au médecin sa destination véritable; on ne saurait donc trop lui répéter, avec *Baglivi*, qu'il n'est que le ministre de la nature, *interpres naturæ medicus;* qu'il ne peut rien sur elle qu'autant qu'il lui reste constamment asservi; que son art est vain, illusoire et mensonger, si, à l'aide d'un grand nombre d'observations, il n'est parvenu à connaître l'ordre des phénomènes auxquels la conservation du corps est attachée, dans l'état de maladie aussi-bien qu'en santé.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Cum morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* , 1 , *aph.* 8.

II.

Quibus nares naturâ humidiores, et genitura humidior, imperfectiùs sani sunt : quibus verò contraria, perfectiùs. *Sect.* 6, *aph.* 2.

III.

Renum et vesicæ dolores difficulter sanantur in senibus. *Ibid.*, *aph.* 6.

IV.

Caput laboranti, et circum circa dolenti, pus, aut aqua, aut sanguis effluens per nares, aut per os, aut per aures, solvit morbum. *Ibid.*, *aph.* 10.

V.

Epilepticis pueris , mutationes , maximè ætatis, et regionum, et vitæ, liberationem faciunt. *Sect.* 2 , *aph.* 45.